

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 3.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 7 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 18 JANVIER 1877

Avis aux Abonnés.

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou, pour plus d'uniformité, comme suit : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autrement, doit en accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans la livraison du journal.

SOMMAIRE

Les vivacités de la plume. — Nos gravures : Le premier né : Saint-Féréol ; Le Tasse à la cour de Ferrare ; Départ du grand-duc Nicolas ; Le commodore Vanderbilt ; La revaccination, par P. Duvernoy ; Un grand inventeur de dix ans ; Prime à nos abonnés. — Le cardinal Patrizzi ; Canaris savants ; Lettres parisiennes ; Ancien et nouveau Versailles, par Th. B. de la Guierche ; Les apparitions de la Vierge Marie à Marpingen ; Le pèlerin d'Irlande ; Nérologie ; Le menuet du beef, par Blanche Snyron ; Une semaine de liberté, par Marie Maréchal ; Le corbeau, par Th. Lally ; Pie IX jugé par un Anglais protestant ; Donjon et dressage des chevaux par l'électricité ; Bulletin des derniers nouvelles ; Nouvelles diverses ; Histoire de Grand Monde, par Victor Cherbuliez ; Les Echees ; Le jeu de Dames.

GRAVURES : Le cardinal Patrizzi, décoré ; Saint-Petersbourg ; départ du grand-duc Nicolas pour aller prendre le commandement de l'armée du Sud ; Saint-Féréol, Québec ; Le premier né ; Le Tasse à la cour d'Alphonse, duc de Ferrare.

LES VIVACITÉS DE LA PLUME

Il nous arrive souvent, à nous, journaliste pacifique, d'entendre blâmer et déplorer les violences de langage, les injures qui émaillent, non pas comme des fleurs, les colonnes de nos confrères canadiens de la presse politique.

Cette critique n'est que trop fondée ; mais que nos confrères se rassurent, nous ne venons pas nous faire l'écho de ces plaintes, ni les exagérer. Nous donner ce rôle, ce serait nous écarter de notre ligne de conduite ordinaire et entrer dans le domaine de la discussion. Notre mission, nous l'avons dit cent fois, est toute pacifique. Notre plume ne doit se permettre que des choses agréables. Elle instruit et ne discute pas. Raison de tempérament : il y a des gens bilieux qui aiment le tumulte et la discussion. Notre plume n'aime rien autant que la tranquillité. Si elle était menacée d'une lutte, elle tâcherait, pour se sauver, de suppléer par la fuite à la valeur guerrière qui lui manque.

Les critiques de la presse canadienne ont l'air de croire que ces violences de langage sont particulières aux journaux de notre pays, que partout ailleurs, les journalistes se combattent avec des armes courtoises, et que si, du moins, ils frappent, c'est toujours la main gantée. C'est une erreur profonde. Partout la polémique engendre les violences de langage ; sans doute, il y a

des exceptions, et ces exceptions, qui prouvent la règle, existent en Canada comme ailleurs. Les plus grands esprits, les hommes les plus capables de s'élever au-dessus des questions de personnes, engagés dans des discussions avec des adversaires dignes d'eux, ne se sont guère épargnés. Qui croirait, par exemple, que Fénélon, le doux Fénélon, le cygne de Cambrai, dans sa fameuse discussion avec Bossuet, disait à l'aigle de Meaux : "Vous n'écrivez que pour me diffamer," et que celui-ci retournait avec plus de violence encore ? D'où vient cette tendance du polémiste à attaquer violemment son adversaire ? D'un excès de conviction, s'il est possible de pécher par excès de ce côté, surtout pour un journaliste. Il semble, en effet, que lorsqu'on pense fortement sur une question, on ne puisse pas admettre que l'adversaire pense autrement. De cette idée à croire que celui-ci est de mauvaise foi, la distance est courte. Dès que l'on a conçu cette opinion de son adversaire, est-il étonnant qu'on s'attaque à sa personne et qu'on s'efforce de le démasquer ?

Comment expliquer autrement ces violences de langage entre hommes infiniment respectables ? C'est une conjecture psychologique que nous faisons, et nous la croyons justifiée par des faits de tous les jours. Qui n'a entendu parler des querelles de Louis Veullot et de Mgr. Dupanloup ? Tous deux sont des personnalités éminentes du monde catholique ; l'un et l'autre ont une communauté d'idées religieuses et défendent la même cause. Seulement, il y a entre eux quelques divergences d'opinion. Eh bien ! Louis Veullot et Mgr. Dupanloup se sont attaqués avec une violence inouïe. Pourrait-on croire, si ce n'était écrit, que l'évêque d'Orléans a dit à Veullot : "Nul n'a contribué autant que vous l'avez fait, par vos paroles, par vos injures, par vos déplorable confusions d'idées, à ruiner l'œuvre de la restauration monarchique ?" Nous laissons de côté vingt apostrophes aussi accentuées, et qui ne s'expliquent que par la supposition que nous venons de faire.

Et Louis Veullot dont nous parlons ne disait-il pas en plein *Univers* au maréchal Serrano, alors que celui-ci était tout puissant en Espagne : "Vous êtes un monsieur Alphonse (1) ?" Ceux qui ne voient des violences de langage que dans la presse de notre pays n'ont guère pratiqué celle de France et des Etats-Unis. Paul de Cassagnac, Rochefort, et cent autres journalistes moins connus ici, ont une violence qui les pousse aux dernières limites de l'insulte.

Aux Etats-Unis, comme dans tous les pays de gouvernement populaire, la presse exerce une immense influence égale à sa liberté. Celle-ci dégénère parfois en licence. Les hommes publics n'y sont guère ménagés. Ainsi, l'été dernier, les feuilles républicaines se déchainèrent contre M. Tilden, le candidat des démocrates, et l'assaillirent avec une violence sans pareille. Le *Times*, le principal organe républicain des Etats-Unis, alla jusqu'à publier un numéro consacré presque exclusivement à l'éreintement de M. Tilden. Le

(1) L'épithète de monsieur Alphonse ne serait guère comprise sans un mot d'explication. A. Dumas a fait jouer à Paris, il y a deux ans, une pièce dans laquelle il mettait en scène un de ces ignobles individus qui vivent aux dépens des courtisanes ; c'était le personnage principal de la pièce, et lui donnait son nom : Monsieur Alphonse. On voit que le mot de M. Veullot était très-vif.

Times prétendit prouver que pendant la guerre de la sécession, M. Tilden s'était rendu coupable de trahison ; qu'il avait été un rebelle déguisé ; que depuis, il s'était rendu coupable de parjure et de détournement de fonds au préjudice de la république ; que c'était un voleur, etc., etc. M. Tilden n'était pas le premier venu. Il était alors exposé à devenir président des Etats-Unis, et il était donc très-dangereux de faire croire à la moitié du peuple américain que la place de leur président présumé serait plutôt à la prison de Sing-Sing qu'à la Maison Blanche.

En rappelant ce qui se passe ailleurs, nous ne voulons pas défendre ce qui se fait chez nous. Personne plus que nous ne déplore les violences de langage auxquelles se livrent nos confrères. Si nous ne voulons pas les défendre, nous ne voulons pas non plus qu'on les accable, en les représentant comme seuls coupables de défauts qui sont le partage de presque tous les polémistes, et de presque tous les journalistes.

Si nous n'étions pas si modeste, nous leur conseillerions d'imiter *L'Opinion Publique*, toujours si calme, si modérée. Ils verraient, par notre exemple, que la modération ne nous empêche pas de faire notre chemin, et, comme nous, se trouveraient bien du langage dont on se sert entre amis.

NOS GRAVURES

Le premier-né

Quelle est la mère qui ne se rappelle l'heureux moment où, jeune encore, elle pressait son premier-né sur son cœur et adressait au ciel une prière pour que ce cher ange lui fût conservé ? C'est une scène de famille qui, pour se répéter souvent, n'en est pas moins toujours nouvelle et remplie d'attraits.

Saint-Féréol

Comme exemple de paysage enchanteur, à peine connu de la majorité des Canadiens, nous recommandons la vue de Saint-Féréol, que nous publions dans ce numéro. Saint-Féréol est un charmant village sur la rive nord du Saint-Laurent, en arrière de Saint-Joachim, seigneurie de Beupré, dans le comté de Montmorenci. Dans le voisinage se trouvent sept ou huit magnifiques chutes d'eau qui sont visitées annuellement par un grand nombre d'étrangers.

Le Tasse à la cour de Ferrare

C'était une coutume, dans le moyen-âge, de donner des festins royaux aux savants et aux grands artistes, de leur octroyer les honneurs de la noblesse et de les présenter dans les meilleures familles du royaume. En retour de cet honneur, on s'attendait à leur entendre réciter des passages de leurs plus récentes compositions. Notre gravure représente l'immortel auteur de la *Jérusalem délivrée* recevant ces honneurs d'Alphonse, duc de Ferrare. Il est debout sur une estrade élevée au-dessus de l'assemblée de personnages distingués, et déclame des strophes de son grand poème épique ou de sa délicate pastorale : *Aminta*.

Départ du Grand-Duc Nicolas

Immédiatement après la grande revue dont nous avons dernièrement donné une gravure, le grand-duc Nicolas partit pour aller prendre le commandement en chef de l'armée du Sud. Lorsqu'il prit son siège dans le train qui devait le conduire à Kichenew, le grand-duc héréditaire et le lieutenant-général Rieman, commandant la division de Saint-Petersbourg, lui présentèrent les Saintes Images. En les acceptant, le Grand-duc exprima l'assurance que son armée, si elle était appelée au combat, remplirait son devoir envers son souverain et son pays.

LE COMMODORE VANDERBILT

Le commodore Vanderbilt, l'une des personnalités les plus remarquées de la république voisine, est mort ven. lredi, le 5 courant, à New-York, en laissant après lui l'immense fortune de 85 millions de dollars. Nous glanons dans les journaux américains quelques détails sur le commodore.

Le commodore Cornelius Vanderbilt a succombé, quelques minutes avant 11 heures, vendredi, 5 courant, à la maladie, ou plutôt à la demi-douzaine de maladies combinées, contre lesquelles il se débattait depuis deux ans. Sa fin a été calme. Il s'est éteint sans agonie, sous les yeux de sa femme, qui n'a pour ainsi dire pas quitté son chevet depuis que le commodore était obligé de garder le lit, et de ses nombreux enfants, qui avaient été prévenus pendant la nuit. Le fils aîné, M. William Vanderbilt, était dès minuit auprès de son père. Les filles du commodore sont venues successivement dans la matinée, et le fils cadet, Cornelius, est arrivé juste à temps pour recueillir le dernier soupir du mourant. A 4 heures du matin, le commodore, sentant approcher l'instant suprême, a envoyé chercher le Rev. Deems et lui a dit : — "Docteur, je crains que c'est à peu près fini." Le clergyman n'a répondu qu'en se mettant à prier, et les autres personnes présentes ont chanté d'une voix contenue quelques hymnes religieux. Cette psalmodie semblait produire l'effet d'un calmant sur le malade. Deux médecins, les docteurs Lindsley et Elliot, assistaient aussi à cette dernière scène.

Cornelius Vanderbilt, né au mois de mai 1794, à Staten Island, d'une famille pauvre, a été l'unique artisan de son immense fortune. Sa seule propriété, à son début dans la vie, était un petit *shop*, avec lequel il entreprit un transport régulier de voyageurs entre New-York et Staten Island. Ce fut le premier service de ferry établi entre les deux îles. Quand la navigation à vapeur fut substituée aux voiles et aux rames, Cornelius Vanderbilt fut un des premiers actionnaires de la compagnie pour la fondation d'un service de bateaux à vapeur. En 1817, il prit le commandement d'un steamer, et à partir de cette époque il parcourut rapidement le chemin de la fortune.

Lors de la fièvre de l'or en Californie, il se fit constructeur de navires, et en 1851 il établit la ligne dite Nicaragua entre New-York et la Californie. Quelques années plus tard il cessa ce service, en compensation d'un subside mensuel important à lui payé par une compagnie rivale. Il établit ensuite et exploita pendant plusieurs années une ligne transatlantique, pour laquelle il construisit le grand steamer *Vanderbilt* dont, pendant la guerre de sécession, il a fait don au gouvernement, générosité qui lui valut un vote de remerciements de la part du congrès.

En 1853, M. Vanderbilt acheta à très-bas prix les actions du chemin de fer de Harlem, qui n'avaient alors qu'une valeur nominale, et quand il fut devenu le principal intéressé dans l'entreprise, il acheta une masse d'actions du chemin de fer Hudson River. Elu président du chemin de fer de Harlem en remplacement de M. Tobin, le commodore donna une administration unique aux deux lignes, et tourna son attention vers une troisième, celle du New-York Central. A l'élection annuelle du président pour cette dernière compagnie, en 1867, un seul votant se présenta, mais cet unique votant, qui était le